

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
Le JEUDI et le DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien, 18
PARIS

ABONNEMENTS : { Paris et Dép^s. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : — I. Histoire de la semaine : Madame Lucrèce, roman nouveau, par Arsène Houssaye. — II. Sous le Cerisier, nouvelle, par Catulle Mendès — III. L'Inconnu, roman nouveau, par Paul Hervieu. — V. Frankley, roman, par Henry Gréville. — VI. Candidat, par Jules Claretie. — VII. Anna Karénine, roman traduit du russe, par le Comte Léon Tolstoï.

SOUS LE CERISIER, PAR CATULLE MENDÈS



La Vie Populaire commencera prochainement la publication de :

AMIS

PAR

EDMOND HARAUCOURT

ce roman, si passionnant et si magnifiquement écrit, qui a placé au premier rang des romanciers modernes, un poète déjà signalé à l'admiration des lettrés par un superbe livre de vers : *l'Ame nue*.

Puis viendront :

LES MÉMOIRES D'UN SORCIER

PAR

JOSEPH BALSAMO

Série de très divertissantes et très dramatiques aventures, où sont étudiés et mis en œuvre les phénomènes si curieux de la Suggestion ;

L'OPIUM

PAR

PAUL BONNETAIN

LA TERRE

PAR

ÉMILE ZOLA

La Vie Populaire publiera, en outre, des romans de MM. Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Ludovic Halévy, Edmond Haraucourt, Pierre Loti, Saché Masoch, Guy de Maupassant, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, etc., etc.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

AU BOIS

PAR

GUY DE MAUPASSANT

Le maire allait se mettre pour déjeuner quand on le prévint que le garde champêtre l'attendait à la mairie avec deux prisonniers.

Il s'y rendit aussitôt, et il aperçut en effet son garde champêtre, le père Hochedur, debout et surveillant d'un air sévère un couple de bourgeois mûrs.

L'homme, un gros père, à nez rouge et à cheveux blancs, semblait accablé; tandis que la femme, une petite mère endimanchée, très ronde, très grasse, aux joues luisantes, regardait d'un oeil de défi l'agent de l'autorité qui les avait captivés.

Le maire demanda :

— Qu'est-ce que c'est, père Hochedur ?

Le garde champêtre fit sa déposition.

Il était sorti le matin, à l'heure ordinaire, pour accomplir sa tournée du côté des bois Champieux jusqu'à la frontière d'Argenteuil. Il n'avait rien remarqué d'insolite dans la campagne sinon qu'il fai-

sait beau temps et que les blés allaient bien, quand le fils aux Bredel, qui binait sa vigne avait crié :

— Hé, père Hochedur, allez voir au bord du bois, au premier taillis, vous y trouverez une couple de pigeons qu'ont bien cent trente ans à eux deux.

Il était parti dans la direction indiquée; il était entré dans le fourré et il avait entendu des paroles et des soupirs qui lui firent supposer un flagrant délit de mauvaises mœurs.

Donc, avançant sur ses genoux et sur ses mains comme pour surprendre un braconnier, il avait appréhendé le couple présent au moment où il s'abandonnait à son instinct.

Le maire stupéfait considéra les coupables. L'homme comptait bien soixante ans et la femme au moins cinquante-cinq.

Il se mit à les interroger, en commençant par le mâle, qui répondait d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

— Votre nom ?

— Nicolas Beaurain.

— Votre profession ?

— Mercier, rue des Martyrs, à Paris.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans ce bois ?

Le mercier demeura muet, les yeux baissés sur son gros ventre, les mains à plat sur ses cuisses.

Le maire reprit :

Niez-vous ce qu'affirme l'agent de l'autorité municipale ?

— Non, Monsieur.

— Alors, vous avouez ?

— Oui, Monsieur.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Rien, Monsieur.

— Où avez-vous rencontré votre complice ?

— C'est ma femme, Monsieur.

— Votre femme ?

— Oui, Monsieur.

— Alors... alors... vous ne vivez donc pas ensemble... à Paris ?

— Pardon, Monsieur, nous vivons ensemble !

— Mais... alors, vous êtes fou, tout à fait fou, mon cher Monsieur, de venir vous faire pincer ainsi, en plein champ, à dix heures du matin.

Le mercier semblait prêt à pleurer de honte. Il murmura :

— C'est elle qui a voulu ça ! Je lui disais bien que c'était stupide. Mais quand une femme a quelque chose dans la tête... vous savez... elle ne l'a pas ailleurs.

Le maire qui aimait l'esprit gaulois, sourit et répliqua :

— Dans votre cas, c'est le contraire qui aurait dû avoir lieu. Vous ne seriez pas ici si elle ne l'avait eu que dans la tête.

Alors une colère saisit M. Beaurain, et se tournant vers sa femme :

— Vois-tu où tu nous a menés avec ta poésie ? Hein, y sommes-nous ? Et nous irons devant les tribunaux, maintenant, à notre âge, pour attentat aux mœurs ! Et il nous faudra fermer boutique, vendre la clientèle et changer de quartier ! Y sommes-nous ?

Mme Beaurain se leva, et, sans regarder son mari, elle s'expliqua sans embarras, sans vaine pudeur, presque sans hésitation.

— Mon Dieu, monsieur le maire, je sais bien que nous sommes ridicules. Voulez-vous me permettre de plaider ma cause comme un avocat, ou mieux comme une pauvre femme; et j'espère que vous voudrez bien nous renvoyer chez nous, et nous épargner la honte des poursuites.

« Autrefois, quand j'étais jeune, j'ai fait, la connaissance de M. Beaurain dans ce pays-ci, un dimanche. Il était employé dans un magasin de mercerie; moi j'étais demoiselle dans un magasin de confections. Je me rappelle de ça comme d'hier. Je venais passer les dimanches ici, de temps en temps, avec une amie, Rose Lévêque, avec qui j'habitais rue Pigalle. Rose avait un bon ami, et moi pas. C'est lui qui nous conduisait ici. Un samedi, il m'annonça, en riant, qu'il amènerait un camarade le lendemain. Je compris bien ce qu'il voulait; mais je répondis que c'était inutile. J'étais sage, monsieur.

« Le lendemain donc, nous avons trouvé au chemin de fer Monsieur Beaurain. Il était bien de sa personne à cette époque-là. Mais j'étais décidée à ne pas céder, et je ne cédaï pas non plus.

« Nous voici donc arrivés à Bezons. Il faisait un temps superbe, de ces temps qui vous chatouillent le cœur. Moi, quand il fait beau, aussi bien maintenant qu'autrefois, je deviens bête à pleurer, et quand je suis à la campagne je perds la tête. La verdure, les oiseaux qui chantent, les blés qui remuent au vent, les hirondelles qui vont si vite, l'odeur de l'herbe, les coquelicots, les marguerites, tout ça me rend folle ! C'est comme le champagne quand on n'en a pas l'habitude !

« Donc il faisait un temps superbe, et doux, et clair, qui vous entrainait dans le corps par les yeux en regardant et par la bouche en respirant. Rose et Simon s'embrassaient toutes les minutes ! Ça me faisait quelque chose de les voir. M. Beaurain et moi nous marchions derrière eux, sans guère parler. Quand on ne se connaît pas on ne trouve rien à se dire. Il avait l'air timide, ce garçon, et ça me plaisait de le voir embarrassé. Nous voici arrivés dans le petit bois. Il y faisait frais comme dans un bain, et tout le monde s'assit sur l'herbe. Rose et son ami me plaisaient sur ce que j'avais l'air sévère; vous comprenez bien que je ne pouvais pas être autrement. Et puis voilà qu'ils recommencent à s'embrasser sans plus se gêner que si nous n'étions pas là; et puis ils se sont parlé tout bas; et puis ils se sont levés et ils sont partis dans les feuilles sans rien dire. Jugez quelle sottise figura je faisais, moi, en face de ce garçon que je voyais pour la première fois. Je me sentais tellement confuse de les voir partir ainsi que ça me donna du courage; et je me suis mise à parler. Je lui demandai ce qu'il faisait; il était commis de mercerie, comme je vous l'ai appris tout à l'heure. Nous causâmes donc quelques instants; ça l'enhardit, lui, et il voulut prendre des privautés, mais je le remis à sa place, et roide encore. Est-ce pas vrai, monsieur Beaurain ? »

M. Beaurain, qui regardait ses pieds avec confusion, ne répondit pas.

Elle reprit : « Alors il a compris que j'étais sage, ce garçon, et il s'est mis à me faire la cour gentiment, en honnête homme. Depuis ce jour il est revenu tous les dimanches. Il était très amoureux de moi, Monsieur. Et moi aussi je l'aimais beaucoup, mais là, beaucoup ! c'était un beau garçon, autrefois.

« Bref, il m'épousa en septembre et nous primes notre commerce rue des Martyrs.

« Ce fut dur pendant des années, Monsieur. Les affaires n'allaient pas; et nous ne pouvions guère nous payer des parties de campagne. Et puis, nous en avions perdu l'habitude. On a autre chose en tête; on pense à la caisse plus qu'aux fleurettes, dans le commerce. Nous vieillissions, pen à pen, sans nous en apercevoir, en gens tranquilles qui ne pensent plus guère à l'amour. On ne regrette rien tant qu'on ne s'aperçoit pas que ça vous manque.

« Et puis, Monsieur, les affaires ont mieux été, nous nous sommes rassurés sur l'avenir ! Alors, voyez-vous, je ne sais pas trop ce que j'ai passé en moi, non, vraiment, je ne sais pas !

« Voilà que je me suis remise à rêver comme une petite pensionnaire. La vue des voitures de fleurs qu'on traîne dans les rues me tirait les larmes. L'odeur des violettes venait me chercher à mon fauteuil, derrière ma caisse, et me faisait battre le cœur ! Alors je me levais et je m'en venais sur le pas de ma porte pour regarder le bleu du ciel entre les toits. Quand on regarde le ciel dans une rue, ça a l'air d'une rivière, d'une longue rivière qui descend sur Paris en se tortillant; et les hirondelles passent dedans comme des poissons. C'est bête comme tout, ces choses-là, à mon âge ! Que voulez-vous, Monsieur, quand on a travaillé toute sa vie, il vient un moment où on s'aperçoit qu'on aurait pu faire autre chose, et, alors on regrette, oh ! oui, on regrette ! Songez donc que, pendant vingt ans, j'aurais pu aller cueillir des baisers dans les bois, comme les autres, comme les autres femmes. Je

songeais comme c'est bon d'être couché sous les feuilles en aimant quelqu'un ! Et j'y pensais tous les jours, toutes les nuits ! Je rêvais de clairs de lune sur l'eau jusqu'à avoir envie de me noyer.

« Je n'osais pas parler de ça à M. Beurain dans la premier temps. Je savais bien qu'il se moquerait de moi et qu'il me renverrait vendre mon fil et mes aiguilles ! Et puis, à vrai dire, M. Beurain ne me disait plus grand chose ; mais en me regardant dans ma glace, je comprenais bien aussi que je ne disais plus rien à personne, moi !

« Donc, je me décidai et je lui proposai une partie de campagne au pays où nous nous étions connus. Il accepta sans défiance et nous voici arrivés, ce matin, vers les neuf heures.

« Moi je me sentis toute retournée quand je suis entrée dans les blés. Ça ne vieillit pas, le cœur des femmes ! Et vrai, je ne voyais plus mon mari tel qu'il est, mais bien tel qu'il était autrefois ! Ça, je vous le jure, Monsieur. Vrai de vrai, j'étais grise. Je me mis à l'embrasser ; il en fut plus étonné que si j'avais voulu l'assassiner. Il me répétait : « Mais tu es folle. Mais tu es folle, ce matin. Qu'est-ce qui te prend ? » Je ne l'écoutais pas, moi, je n'écoutais que mon cœur. Et je le fis entrer dans le bois... Et voilà !... J'ai dit la vérité, monsieur le maire, toute la vérité. »

Le maire était un homme d'esprit. Il se leva, sourit, et dit : « Allez en paix, Madame, et ne péchez plus... sous les feuilles. »

GUY DE MAUPASSANT.

SOUS LE CERISIER

par
CATULLE MENDÈS

Un jour qu'il faisait du vent, Bérengère grimpa le long de l'échelle, dans le verger, sous le grand arbre, où rougissaient des cerises toutes bequetées d'oiseaux ; Valentin se garda de la suivre, préférant demeurer en bas. A vrai dire, cette aventure ne le ravissait qu'assez modérément ; il se souvenait d'avoir vu des scènes analogues dans les pièces dénuées de littérature ; poète, il lui déplaisait que le joli hasard des promenades amoureuses, n'eût pas plus d'imagination que les faiseurs d'opérettes. C'était bien la peine d'avoir l'esprit plein de rêves ingénieux et le cœur débordant de sincères tendresses, s'il fallait s'en tenir à cette banale idylle, tant de fois mise en couplets. Bérengère ne s'était pas rendue à d'aussi excellentes raisons ; elle avait voulu grimper à l'échelle, — elle y grimpait : et son compagnon, résigné, avait dû aider à l'escalade. On ne peut rien refuser à une femme qui ne vous a pas tout accordé. Plus tard, après les abandons suprêmes, les choses prennent une autre tournure ; celui qui obéissait commande ; on est le maître de sa maîtresse. Valentin n'avait pas encore acquis le droit aux revanches. D'un regard prometteur, d'une main qui s'attarde entre les mains qui la serrent, Bérengère lui avait plus d'une fois donné à entendre qu'il ne lui inspirait pas d'insurmontable horreur ; si elle ne s'était jamais laissée aller à répondre par des paroles aux tendres discours dont il la charmait, elle avait poussé de temps en temps, à propos, des soupirs qui ressemblaient fort à des aveux ; et n'était-ce pas une faveur bien encourageante que ce rendez-vous, un peu loin de la maison, dans le verger où ne passe personne ? Mais, enfin, rien de définitif encore dans leur aimable flirtation ; et l'amoureux regardait monter entre les branches frémissantes du cerisier celle qu'il

aurait voulu conduire là-bas, au pied de la colline, dans la profondeur plus mystérieuse des bois.

Il ne tarda pas à reconnaître que les opérettes ne sont pas aussi sottes qu'on se plaît à le croire, et que les inventions de leurs auteurs, transportées dans la vie réelle peuvent avoir de quoi satisfaire les poètes eux-mêmes. Dès que Bérengère eut atteint le quatrième échelon, il aperçut un adorable petit pied dans une bottine mordorée, tendue, étroite, au talon haut ; un petit pied taquin, mutin, lutin, le plus joli des jolis petits pieds. Quoique la robe fût assez longue, toute la mignonne chaussure était visible, grâce au vent qui relevait, à peine, les jupes. Bérengère monta deux échelons encore, très lentement, peut-être parce qu'elle avait peur, peut-être pour quelque autre raison. Valentin vit la fine cheville, si mince qu'un bracelet d'enfant eût été trop grand pour elle, et la rondeur, un peu grasse, du mollet, dans un bas de soie noir, quadrillé à jour. O complicité charmante de la brise ! Sous un rebroussement envolé de batistes et de dentelles, la peau de la jambe scintillait à travers, la soie par points lumineux ; c'était comme, dans les nuées, un morceau de ciel sombre tout criblé de petites étoiles. Très lentement toujours, — décidément elle avait grand peur, — Bérengère monta un autre échelon, puis un autre, tandis que des souffles plus violents désordonnaient les feuilles et les étoffes : le nœud écarlate d'une jarrettière, au-dessus du genou, éclata, flamboya, s'éteignit, brilla encore parmi les blancheurs secouées. Valentin, ébloui, haletant, faillit se précipiter pour dénouer d'une morsure qui baise le ruban rouge comme une ardente bouche. Il faut croire que Bérengère convoitait surtout les cerises des branches les plus éloignées, car elle grimpa encore le long de l'échelle tremblotante ; et il y eut un grand coup de vent ; et comme elle n'était pas de celles qui déshonorent par des accoutrements virils les intimités de la toilette féminine, l'amoureux eut la vision de presque toute une nymphe nue dans un éclair de neige rose ! Il n'y tint plus, il s'élança, et déjà, d'un bras auquel il serait vain d'opposer aucune résistance, il enlaçait, parmi les branches en tumulte et les fuites des oiseaux, la taille renversée de Bérengère, lorsque de la maison là-bas, une voix s'éleva, criant, appelant on s'inquiétait de leur absence prolongée ; il fallut descendre de l'arbre, rentrer au logis, très vite, eh ! le diable emporte les gens qui, bien assis devant le dessert d'un déjeuner de campagne, ne laissent pas aux amoureux le temps de se divertir à leur guise et d'achever leur cueillette de baisers et de cerises !

Quant à oublier le petit pied dans la bottine mordorée, et la fine cheville, et le bas noir, criblé de lueurs vives, et la jarrettière, et le divin éclair de neige rose, rien n'eût été plus impossible à Valentin ; il n'avait qu'un désir : revoir à l'aise, sans crainte d'interruption, les délicieux charmes qui l'avaient extasié. Une fois que les habitants de la maison venaient de se retirer chacun dans sa chambre, — c'était l'heure de la sieste, par une après-midi de juillet — il obtint de Bérengère qu'ils retourneraient dans le verger, de l'autre côté du grand mur. Elle consentit aisément ; elle avait l'âme bonne, n'aimait pas à contrarier les gens, surtout lorsqu'elle trouvait quelque plaisir à leur être miséricordieuse.

Dans le verger, la chaleur était accablante, sous le torride ciel d'été. Il y avait dans l'air immobile comme une poussière de flamme blanche. Les oiseaux se taisaient ; rarement une aile, passant droit d'un arbre à l'autre ; et pas une haleine de brise : les branches fruitières pendaient lourdes, sans un frémissement. On eût dit que la terre échauffée, assoiffée avait aspiré tous les souffles.

Ils arrivèrent devant le cerisier ; l'échelle était toujours là, le pied dans les hautes herbes

qui ne bougeaient point, sinon de temps en temps, sous le poids d'une abeille posée.

— O ma chère âme, dit-il, n'avez-vous point aujourd'hui le caprice d'aller cueillir des cerises de l'arbre ?

Elle soupira.

— Non, aujourd'hui, je ne veux pas, parlons d'autre chose, dit-elle.

— Pourquoi ne voulez-vous point ? Vous qui étiez brave, l'autre fois, avez-vous peur que l'échelle ne puisse vous porter ? Vous êtes si légère qu'une branche vous serait un appui suffisant, comme à un oiseau.

— Non, je n'ai pas peur.

— Ne trouvez-vous pas les cerises aussi belles que naguère ? Voyez : elles ont mûri ; je ne connais que vos lèvres qui soient aussi rouges qu'elles.

— Oui les cerises sont mûres, j'en suis d'accord.

— Alors pourquoi ne pas grimper au cerisier chère âme ?

Elle détournait la tête ; elle ne répondit pas ; il vit qu'elle rougissait.

— Ah ! cruelle, je vous devine dit-il ! en tombant à genoux. Vous n'ignorez pas la joie que vous m'avez donnée en montant ces échelons ; vous savez que j'ai entrevu, — ainsi qu'on devinerait les célestes délices par la porte entrebâillée du paradis, — votre pied fin comme un bec d'oiseau, et la noirceur de vos bas, où transparait du rose ; vous savez que j'ai eu dans les yeux l'éblouissement d'un peu de votre mystérieux corps adoré ! et, si vous refusez, en votre barbarie, de monter à cet arbre, c'est pour ne point me rendre le bonheur qui me fut accordé un seul instant, hélas !

Elle répondit plus rougissante :

— Non, vous vous trompez, ce n'est pas pour cela.

Elle parlait d'un accent qui semblait très sincère. Il l'interrogea de nouveau, avec de tendres instances, pris d'un ardent désir de connaître la cause de ce refus. Il eut beau supplier. Elle était résolue à garder son secret. Elle dit d'une voix ferme : « Vous me questionnez en vain. Laissons cela, je vous prie. » Heureusement, il se souvint que, la semaine passée, il lui avait gagné une « philippine », dont l'enjeu était une « discrétion » ; il la tenait à sa merci ! Triomphalement, au nom de la dette contractée, il lui enjoignait de dire la vérité. Or, Bérengère est une très loyale personne qui ne manque jamais à ses engagements.

— Ainsi, c'est vrai, dit-elle, vous tenez absolument à savoir pourquoi je ne monte pas dans l'arbre aujourd'hui ?

— Je l'exige !

Il fallait donc s'expliquer. Elle avait les joues si roses qu'elles ressemblaient à deux pivoines.

— Eh bien, c'est parce que...

Elle hésitait encore.

— Parce que...

— Allons, achevez, de grâce !

— Parce que... aujourd'hui... il ne fait pas de vent ! dit-elle en s'enfuyant à travers les arbustes bas et les herbes.

Mais Valentin n'est pas homme à perdre le temps en réflexions, tandis que s'échappe, pas trop vite, une jeune femme qui retourne la tête pour voir si on la poursuit. S'il eût été faune, peu de nymphes l'eussent évité. Il rattrapa Bérengère la ramena, résistante et riante sous le grand cerisier, et avant peu d'instant, elle fut obligée de reconnaître que, pour faire s'envoler la blancheur des batistes et des dentelles, l'enthousiasme éperdu d'un amant vaut bien les souffles qui rebroussement avec les feuilles les plumes des oiselets et font se heurter au bout des branches les pendeloques des cerises.

CATULLE MENDÈS.